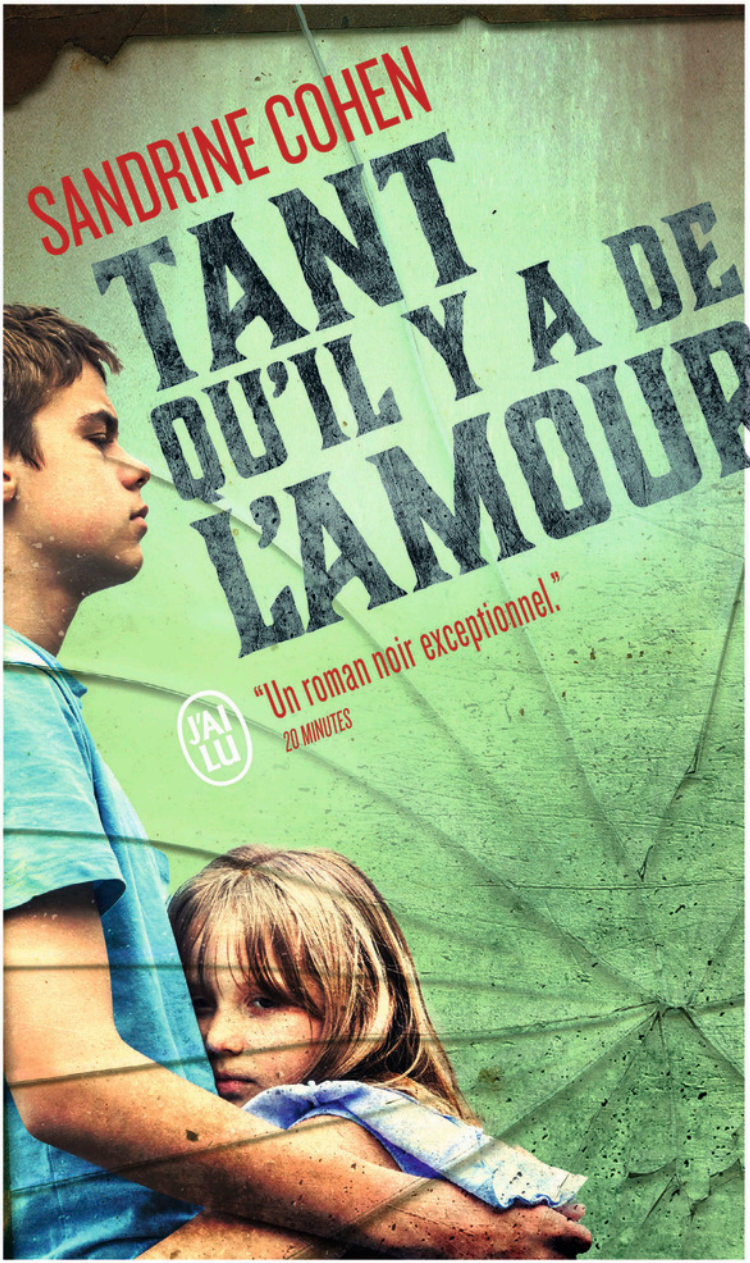
SANDRINE COHEN
TANT QU'IL Y A DE L'AMOUR
"Un roman noir exceptionnel."
20 MINUTES
J'AI LU

Sandrine Cohen est comédienne, scénariste et réalisatrice de fictions et de documentaires. Elle se nourrit du réel pour alimenter sa fiction.

Rosine, une criminelle ordinaire, qui s'intéresse aux mécanismes du passage à l'acte meurtrier, a reçu le prix Dora Suarez du Premier roman ainsi que le Grand Prix de Littérature Policière en 2021. *Tant qu'il y a de l'amour* est son deuxième roman.

Tant qu'il y a de l'amour

DE LA MÊME AUTRICE
AUX ÉDITIONS J'AI LU

Rosine, une criminelle ordinaire

SANDRINE COHEN

Tant qu'il y a de l'amour

© Éditions J'ai lu, 2023

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Avertissement

De nombreux textes de chansons s'intègrent à la trame de cette histoire. Certaines sont en anglais et vous trouverez les traductions en fin de livre.

Vous pouvez également lire le livre en écoutant sa bande originale sur :

https://listen.lt/TantQu'ilYADeL'amourSandrine-Cohen

Les textes ont été traduits par Quinn Davies

Il est dix-huit heures dans un pavillon de Saint-Denis, un joli pavillon, un brin désuet et vétuste, mais sympa, avec son bazar de vie ambiant et les restes des générations passées superposés en couches de papier peint. Suzanne a hérité ce pavillon de sa mère et sa mère de sa mère avant elle. C'est comme ça dans la famille, on se transmet le pavillon et le mal-être de mère en fille. Le mal-être ? Suzanne ne dirait pas ça et les gens qui la connaissent, même de loin, non plus. Suzanne est un bonbon. Suzanne est la vie. Quand elle rit, et elle rit souvent, c'est comme si le ciel s'ouvrait. Suzanne éclabousse ceux qu'elle côtoie de sa joie à nulle autre pareille. Pourtant, souvent, Suzanne s'absente, elle disparaît au fond d'un trou, celui de sa cachette, tout à l'intérieur d'elle. Tout à l'intérieur de Suzanne, il y a comme une boîte noire dont elle n'a pas la clé, mais qui contient toutes ses souffrances passées, et les souffrances de sa mère, et celles de sa mère avant elle. Mais ça, Suzanne ne le sait pas. Dans ces cas-là, Suzanne, comme les autres, pense qu'elle est fatiguée, ou qu'elle a un chagrin d'amour. Suzanne a souvent des chagrins d'amour, elle est une grande amoureuse. Elle aime beaucoup,

passionnément, éperdument, et, chaque fois qu'elle aime, elle fait un enfant. Elle a trente-cinq ans, presque trente-six, et elle a quatre enfants, Achille, Jules, Arthur et Mathilde, de quatre pères différents.

Pour l'heure, Suzanne tire sur sa cigarette, avachie sur le canapé, devant la télévision allumée sur les catastrophes du monde. Elle s'en fout, elle ne la regarde pas vraiment. Elle est retirée à l'intérieur d'elle, pas loin de cette boîte noire qui raconte un crash bien plus grave pour elle que celui du monde, le sien, même si elle ne s'en souvient pas. Machinalement, Suzanne écrase sa cigarette dans le cendrier rempli de mégots et en rallume une. Lovée contre elle, Mathilde, cinq ans, suce son pouce, absorbée, elle, par les catastrophes du monde.

Mathilde est la petite dernière de Suzanne, elles ont trente ans d'écart pile, elles sont nées le même jour. Quand Mathilde est née, juste cinq minutes après minuit le sept novembre, Suzanne a été traversée par un cri à l'intérieur d'elle. Non ! Non, pas une fille, pas encore, pas ce jour-là. Et puis, Suzanne a pris Mathilde dans ses bras et son cœur a débordé d'amour. La petite lui a souri, droit dans les yeux, en plein cœur, et, immédiatement, Suzanne a su qu'elle s'appelait Mathilde. Suzanne ne sait pas pourquoi, Suzanne n'a jamais su pourquoi ses enfants s'appelaient comme ils s'appellent, elle le sait quand elle les voit, c'est une évidence. Sauf pour Arthur, son troisième. Pour lui, elle a hésité, c'est peut-être pour ça qu'il est si sensible ?

Mathilde se serre un peu plus contre sa mère, pas trop, juste assez pour se câliner. Mathilde sait qu'il faut faire attention quand sa mère est comme ça. Suzanne tire sur sa cigarette et regarde pour la énième fois son portable. Elle hésite, elle a déjà

envoyé quinze textos en une heure. Elle écrit quand même.

Tu es où ? Pourquoi tu ne m'appelles pas ?

— Merde.

Suzanne croise le regard d'Arthur qui fait ses devoirs sur la table de la salle à manger.

— Ce n'est pas pour toi mon chou, ne t'inquiète pas.

Suzanne a vu la lueur d'inquiétude dans les yeux d'Arthur. Décidément, Arthur est sensible, c'est peut-être vraiment à cause de cette histoire de prénom, à moins que ce soit parce qu'il n'a pas de père ? Les autres ont un père, eux. Un pas génial, un chouette et un vraiment pas terrible, mais ils en ont un. Arthur, lui, n'en a pas.

— Il va appeler, maman.
— Je sais, chéri.

Suzanne lui répond sans y penser, elle s'est à nouveau éclipsée. Arthur le perçoit, et son cœur s'accélère. Quelque part au fond de lui, il supplie, maman, s'il te plaît, ne m'abandonne pas. Suzanne rallume une cigarette, relève son plaid sur elle, novembre arrive vite, elle n'aime pas cette période, son anniversaire, rien que d'y penser, elle a froid. Machinalement, elle remonte aussi le plaid sur Mathilde. Heureusement qu'elle a décidé de fêter l'anniversaire de la petite le dix-huit juin, le dix-huit juin, c'est bien, c'est un appel à la résistance, le début de la Libération. Mathilde aura la paix. Elle échappera à la malédiction.

Pour calmer ses pensées, sa peur d'être abandonné, Arthur se concentre sur ses devoirs. Il a des équations à résoudre. Arthur a dix ans, il est en sixième, dans la même classe que son frère, Jules. Il a un an d'avance, il est brillant, un enfant zèbre, un enfant

précoce, un haut potentiel non détecté. Arthur a terminé, il mâchouille son stylo, ailleurs. Puis, sans y penser, il passe à ses doigts, et il se ronge la peau autour des ongles, il ne s'en rend même pas compte. Le problème, c'est qu'il a fini ses devoirs et qu'il n'a plus rien sur quoi se concentrer. Il irait bien chercher son carnet de croquis, il adore dessiner, mais il ne veut pas soustraire sa mère à son espace visuel. Alors, il se mange. Soudain, Jules, onze ans, descend du premier étage en glissant sur la rampe et en poussant un grand cri. Il pose une feuille de papier sur la table à côté d'Arthur, un QCM d'histoire, il a été collé.

— Merci, s'il te plaît, je te revaudrai ça. Pas le droit à la tablette.

Arthur sourit, personne ne résiste à Jules. Son énergie, sa beauté, emportent tout sur son passage. Et puis, Arthur est bien content de pouvoir canaliser ses pensées voltigeuses et angoissantes. Il commence à cocher. Jules embrasse Mathilde.

— Ça va beauté ?

Mathilde tourne son visage vers son frère. Elle sourit, soudain resplendissante. Jules se jette sur le canapé, de l'autre côté de sa mère.

— Je peux jouer ?

Suzanne regarde le téléphone.

— OK.
— Merci m'man.

Instantanément, Jules se lève, allume l'ordinateur posé sur une table derrière le canapé et lance Dead Space II, un jeu de combat ultra-violent. Les cris de Jules et du jeu se mêlent au son de la télévision. Soudain, Suzanne se retourne.

— Je n'ai pas de message ?

Jules continue de jouer, crispé sur le clavier. Elle insiste.

— Je n'ai pas de message ?
— Maman, attends, il faut que je le nique. C'est un dur, si je ne gagne pas là, je perds un niveau.

Soudain, Suzanne est dans l'urgence, elle panique.

— Je n'ai pas de message ? Sur Messenger. Regarde, mon compte est ouvert.
— Maman.
— Jules !

C'est un ordre et une terreur. Suzanne est terrorisée. Et si elle avait raté un message ? Et si tout était de sa faute ? Arthur lève les yeux vers sa mère. Mathilde tire sur la manche de son pull, s'en sert comme d'un doudou, en même temps qu'elle suce son pouce. Jules perd sa concentration, il se fait tuer.

— *Fuck. Fuck, fuck, fuck*.

Jules relance le jeu. En parallèle, il met au premier plan la page Facebook de sa mère, Facebook c'est pour les vieux, lui préfère Instagram. Il ouvre Messenger, il n'y a pas de message.

— Pas de message.
— Tu es sûr ?
— Ouais.

Soudain, il comprend quelque chose. Il soupire.

— Nan, mais maman, t'as Messenger sur ton tel.
— Sur mon mur ?

Jules clique à nouveau sur le profil Facebook de Suzanne, par acquit de conscience.

— Nan.

Le mur de Suzanne est vide, à part quelques messages d'anniversaire de l'année dernière. Elle a soixante-quinze amis. Jules se demande un instant qui ils sont, il n'y a jamais d'amis à la maison, pas comme chez son père et Armande. Sûrement des collègues du Carrefour où elle travaille et des gens du quartier. Suzanne est pote avec tout le monde, même si elle n'est proche de personne. Jules pense rapidement à tout ça et reprend son jeu. Son téléphone vibre dans sa poche. Il le sort tout en continuant à jouer. C'est un texto de son père justement.

On te prend le week-end prochain. On va à Eurodisney.

Chouette, Disney, il va tricher sur sa taille et faire du Space Mountain.

— Maman, je vais chez papa le week-end prochain.
— OK.

Suzanne écrase sa cigarette et en rallume une. Elle jette un coup d'œil sur le mur Facebook d'Ismaël sur son téléphone. Il n'y a rien, évidemment, comme d'habitude. Merde ! Arthur est sur le QCM : La libération de Paris. A – 1945, B – 1944. A. Non. B. Non !

— Non !

Tous sursautent, Suzanne, Mathilde, qui en oublie de sucer son pouce, et Jules, qui en perd ses moyens et s'arrête de jouer. Arthur se reprend.

— C'est l'anniversaire de maman le week-end prochain.

Jules se fait tuer. Il hurle.

— *Fuck*. Nan, mais putain, tout le monde s'est ligué contre moi pour que je régresse de deux niveaux ? C'est ça ? Nan, mais faut le dire si c'est ça. *Fuck*.

Jules regarde sa mère qui tire sur sa cigarette, à nouveau perdue en elle-même devant la télévision allumée sur BFMTV.

> « … La Syrie maintenant. Washington confirme qu'un hôpital a été touché par les frappes aériennes russes, provoquant d'importants dommages collatéraux… »

— Maman, t'as entendu ? Papa m'invite à Disney avec Armande et les autres le week-end prochain.

Les autres, ce sont les demi-frères et sœurs de Jules du côté de son père. Quand Suzanne a rencontré Clément, il était marié. Ils se sont aimés et très vite, Suzanne est tombée enceinte, Clément est comme Suzanne, quand il aime, il fait un enfant. Mais, comme il aimait aussi sa femme, Armande, il lui a fait un enfant en même temps. Il a hésité, un peu. Jules est né le premier. Quand il l'a pris dans ses bras, il s'est dit que ce petit-là lui ressemblait, qu'il s'en sortirait toujours, alors il a choisi Armande. Il lui a tout dit. Elle a accepté. Depuis, Clément prend Jules un week-end par mois, quand il n'oublie pas. Le reste du temps, il passe chez Suzanne à l'improviste, les bras chargés de victuailles. Quand il passe, c'est la fête, les enfants adorent Clément qui le leur rend bien. Et Clément adore être père, il a cinq enfants, Bruno et Claire, d'un premier mariage, qui ont quinze et seize ans, Gabriel et Sidonie, avec Armande, qui ont onze et neuf ans, et Jules. Jules aime bien son père et les autres mais, même si eux sont noirs, comme lui, comme son père, trimbalant la Côte d'Ivoire sur leur peau, ils ne sont pas sa famille. Sa famille, c'est sa mère, Achille, Arthur et Mathilde. Ils sont les trois mousquetaires, Mathilde est un mousquetaire et une Milady et sa mère, eh bien, sa mère est une reine, leur reine.

— Vas-y. De toute façon, je déteste mon anniversaire.

— Ça va pas ! M'man, je m'en fous de Disney, je reste.

Ce n'est pas vrai, Jules ne se fout pas de Disney, mais il préfère sa mère. Un instant, Suzanne sourit, il est mignon.

— Merci.

Jules écrit un texto à son père.

T'es ouf, c'est l'anniversaire de maman, tu devrais être là toi aussi d'ailleurs, reporte le week-end.

Au cas où il pourrait tout avoir. Il est comme ça Jules, et rien ne lui résiste, comme son père. Il relance le jeu, son téléphone vibre.

OK.

Voilà, c'est gagné. Reste à passer au niveau sept de ce foutu jeu. *Let's go !*

À ce moment-là, la porte d'entrée s'ouvre. Achille, dix-sept ans, le fils aîné de Suzanne, le quatrième des trois mousquetaires, reste sur le pas de la pièce, une seconde désemparé devant le spectacle qui s'offre à lui. Il le connaît bien pourtant, mais il ne s'y habitue pas, sa mère, en jogging, sous son plaid, devant la télévision allumée qui déverse un flot d'informations indigestes, mais pourquoi regarde-t-elle en boucle BFMTV, il n'y a pas pire, le cendrier rempli de mégots, Mathilde, en vrac, qui suce son pouce et caresse machinalement la manche de son pull en même temps, et prend le même air que sa mère, en dedans, le bruit de l'ordinateur, Jules devant, la violence des images, la violence du son, de la télévision, du jeu, Arthur à table qui se mange les peaux des doigts jusqu'au sang. Non, décidément, Achille ne s'habitue pas. Il soupire, redresse

la tête, déplie son corps immense et entre avec deux sacs de courses dans une main. Il éteint la télévision de l'autre. Suzanne la rallume immédiatement. Il se dirige vers la cuisine.

— Tu n'as pas été travailler.
— Si, j'ai fini à quinze heures.
— Non, au Carrefour ils m'ont dit qu'ils ne t'avaient pas vue.
— Tu me fliques ?
— J'ai été faire les courses.
— Je ne vois pas le rapport.
— Maman.
— J'étais fatiguée.

À la télévision, soudain, apparaît une alerte enlèvement enfant.

> « … La petite Noémie, cinq ans, a disparu depuis douze heures. Elle a été vue pour la dernière fois vêtue d'un pantalon rouge et d'un pull bleu. Si vous avez des informations appelez immédiatement le cent quatre-vingt-dix-sept… »

Sur le plateau, les journalistes discutent autour du numéro d'alerte, une ligne spéciale qui a été mise en place par le gouvernement en 2006, la même que celle utilisée pour les attentats. Dans les commentaires, il y a le souvenir du sept janvier dernier, de la tuerie de *Charlie Hebdo,* de l'attentat du magasin Hyper Cacher de la porte de Vincennes, et des enfants, des collégiens et des lycéens, enfermés dans leur lycée Maurice-Ravel, mais aussi de la tuerie de Toulouse et de Montauban en 2012 qui a fait sept morts, dont trois enfants.

Dans l'air, tout se mélange, l'enlèvement d'enfants, les attentats, le bruit du jeu, une déflagration et le hurlement de victoire de Jules. Achille n'en peut plus.

— Jules, éteins ça. Jules !

Jules sursaute, se déconcentre et meurt virtuellement. Il hurle, mais de colère cette fois.

— *Fuck !* Nan mais c'est bon là. C'est un complot, c'est ça ? Vous voulez que je sois ridicule avec mes potes demain, genre j'ai l'air d'un con qui est resté au niveau six. Sympa, non, sympa, vraiment.
— Jules, tu ne parles pas comme ça.

Achille s'approche d'Arthur.

— Arthur, tes peaux. Non, mais tu fais une colle de Jules. Maman ! Jules !

Achille prend le QCM et le met devant Jules.

— Tu le finis. Et on avait dit plus de colle du trimestre. Tu es interdit de jeux jusqu'à la fin du mois.
— Ça va pas non ?
— C'est comme ça.
— Maman.

Suzanne lève les yeux au ciel, l'air de dire qu'elle n'y peut rien. Jules soupire, Achille s'approche du canapé.

— Mathilde, ton pouce.

Mathilde lui sourit. Il ne peut pas s'empêcher de lui répondre, quand le sourire de Mathilde apparaît, le monde s'éclaire. Elle lui tend les bras.

— Bisou-câlin.

Achille la prend dans ses bras, retourne avec elle dans la cuisine.

Même s'il ne s'habitue pas, Achille a l'habitude. Il est l'homme de la maison depuis que son père est parti, il avait six ans. Sébastien, son père, était musicien, il aimait l'alcool, les femmes et les drogues de toutes

sortes, il avait la main leste aussi. Suzanne pleurait beaucoup avec lui. Du haut de ses six ans, Achille s'est dit que ce n'était pas plus mal qu'il parte et il a fait un œuf au plat à sa mère. Depuis, il n'a pas changé d'avis, mais il s'est amélioré en cuisine. Achille aime faire la cuisine. Ça tombe bien, il la fait tous les jours. Il aime faire la cuisine, mais il n'arrive pas à se faire à sa mère avachie dans le canapé et à ce qui va avec. Chaque fois, ça le vrille en dedans. Suzanne écrit un texto.

Je m'en fous, tu peux bien disparaître, comme les autres, comme toujours. Je m'en fous. Ne me rappelle pas. Jamais.

Suzanne coupe le son de la télévision et se lève d'un bond. Elle pousse Jules qui avait remis son jeu en mode silencieux, histoire de ne pas se faire prendre tout de suite.

— Maman !

Suzanne ouvre Deezer et lance *Fidelity* de Regina Spektor.

« Shake it up
I never loved nobody fully
Always one foot on the ground
And by protecting my heart truly
I got lost
In the sounds
I hear in my mind
All these voices
I hear in my mind
All these words
I hear in my mind
All this music
And it breaks my heart
And it breaks my heart… »

Suzanne se met à danser, une cigarette à la main, sensuelle, limpide, évidente. Soudain là, intensément là, dans le moment présent, dans la danse, claire et lumineuse. Et c'est comme si le papier peint changeait de couleur, comme s'il redevenait neuf, là, grâce à Suzanne qui danse et qui chante, et qui rit, et qui enlève son pull informe, et dévoile un joli caraco sexy en dessous. Suzanne aime la musique, elle tient son prénom de la chanson de Leonard Cohen. Souvent, elle se dit que c'est la seule chose de bien que sa mère lui a donnée.

Suzanne takes you down to her place near the river. You can hear the boats go by, you can spend the night beside her. And you know that's she's half-crazy but that's why you want to be there. And she feeds you tea and oranges that come all the way from China. And just when you mean to tell her that you have no love to give her. Then she gets you on her wavelength. And she lets the river answer that you've always been her lover. And you want to travel with her, and you want to travel blind. And you know that she will trust you. For you've touched her perfect body with your mind…

Les enfants la regardent, captivés. Là, sous leurs yeux, Suzanne fait de cet instant banal un instant magique, simplement parce qu'elle remplit la pièce de sa présence, et que sa présence est pleine de tellement d'amour et de vie. Soudain, tout est possible. Suzanne entraîne avec elle Arthur, un peu gauche mais si heureux. Mathilde sort de la cuisine, court rejoindre sa mère. À cinq ans, presque six, elle danse avec une aisance et une spontanéité folle, dans une joie sans ombre, solaire. Suzanne sourit à son grand fils sur le pas de la porte de la cuisine, se tourne vers Jules, qui râle toujours, il a perdu deux niveaux sur son jeu, merde !

— Franchement, ça craint.
— Viens, allez viens, nom d'un petit bonhomme.

Jules continue à faire la tête pour la forme mais son corps danse déjà.

— Ouais, mais je mets un truc plus fun. Regina Spektor, c'est un truc de vieux.

Il lance *Ma tête, mon cœur et mes couilles* de Grand Corps Malade.

« C'est un texte qui s'appelle "Ma tête, mon cœur et mes couilles"
Est-c'qu'il y en a quand même quatre qui n'le connaissent pas ?
Ouais, houhou
Merci
Le corps humain est un royaume où chaque organe veut être le roi
Il y a chez l'homme trois leaders qui essayent d'imposer leur loi
Cette lutte interne, permanente, est la plus grosse source d'embrouille
Elle oppose depuis toujours la tête, le cœur et les couilles… »

Suzanne rigole.

— C'est pas avec ça qu'on va danser.

Jules lève les yeux au ciel, envoie *Thriller* de Michael Jackson.

« It's close to midnight
Something evil's lurkin' in the dark
Under the moonlight
You see a sight that almost stops your heart
You try to scream

But terror takes the sound before you make it
You start to freeze
As horror looks you right between the eyes
You're paralyzed
'Cause this is thriller, thriller night… »

— Ça, c'est du bon son.

Jules danse. Son corps délié épouse la musique comme si elle émanait de lui. Les autres le regardent admiratifs, Suzanne rit encore.

— Michael Jackson, et il dit que Regina Spektor c'est un truc de vieux. Je rêve.

Jules s'arrête, un peu vexé, il est sensible lui aussi. Suzanne l'embrasse.

— Je rigole mon chou, pardon.

Elle le prend dans ses bras, les trois autres voudraient être à sa place. Jules se tortille et se dégage, les léchouilles, c'est pour les gamins. Suzanne sourit, elle se dirige vers la cuisine, passe devant Achille, s'adresse à tous les enfants, mais plus particulièrement à lui, légèrement provocante.

— Ce soir, c'est crêpes.
— J'ai acheté de quoi faire une ratatouille et des steaks hachés.
— Ce soir, c'est crêpes. On ne va pas se laisser emmerder quand même. Le salé, c'est pour les adultes.

Suzanne éclate de rire, ses enfants la suivent dans la cuisine, les éclats de rire remplacent le bruit de la violence du monde.

Dans son lit, Suzanne se tourne et se retourne, elle regarde son téléphone. Elle attend désespérément des nouvelles d'Ismaël. Elle ne pleure pas, elle a trop

pleuré dans le passé. Le problème, c'est que ça fait encore plus mal comme ça. Soudain, la porte de sa chambre s'ouvre. Mathilde entre, son doudou lapin à la main.

— Chérie.
— J'arrive pas à dormir.
— Chérie, on a dit que tu dormais dans ta chambre.
— J'ai peur.

Mathilde a peur et c'est bien normal. Elle est née dans une putain de famille, un putain de pavillon, de mère en fille, de papier peint, de date anniversaire. Mathilde a peur, et Suzanne aussi. Toni, le père de Mathilde, est sorti de prison.

Quand Suzanne a rencontré Toni, il était marié lui aussi, mais lui, il l'a choisie elle. Seulement, Toni est espagnol et il a le sang chaud. C'est ce que Suzanne disait pour l'excuser quand il la frappait. Toni la frappait, et ce n'étaient pas des gifles comme Sébastien, le père d'Achille, non, c'était des coups. Suzanne disait : « Il est espagnol, il a le sang chaud. », et elle éclatait de rire pour masquer sa douleur. Ça ne faisait pas rire les enfants. Arthur a arrêté de parler, Achille s'est mis à donner des coups de poing dans les murs et Jules à voler dans les magasins, il avait à peine quatre ans, une psychologue a dit : « Il vole pour reprendre la main. » Un jour, il s'est fait prendre, si bien que Clément, pour une fois, est intervenu.

— Suzanne, tu fais ce que tu veux, je ne te juge pas, tu le sais, mais fais attention. Tu te fais du mal et tu fais du mal aux enfants. Suzanne.

— Je ne vois pas en quoi ma vie te regarde, tu as choisi la tienne, non ? Et la psy a dit que Jules allait bien, que c'était justement un signe de vitalité. Alors ?

Alors, Clément a reculé, la culpabilité fait reculer le monde, et il ne s'en est plus mêlé. Il a quand même proposé à Jules de venir habiter chez lui mais Jules voulait rester avec sa famille.

Pourtant, dans cette histoire moche, dans cette histoire de violence, qui n'était pas une histoire d'amour mais une histoire de haine, il y a eu un trésor : Mathilde. Dès que Suzanne est rentrée à la maison avec Mathilde, les garçons en sont tombés amoureux. Comme ça, tout de suite, immédiatement, sans condition. Achille, qui avait onze ans, l'a prise dans ses bras. Jules, du haut de ses cinq ans, s'est mis à faire le pitre pour la faire rire. Et Arthur qui, à quatre ans, ne quittait pas son doudou lapin, le lui a donné. Ils s'en souviennent très bien, ils n'avaient pas pu aller voir leur mère et leur sœur à la maternité et ils avaient préparé une fête d'anniversaire, de naissance, de joie. Toni, qui disparaissait régulièrement, avait disparu pour la naissance de sa fille, et c'était très bien comme ça. Dans les bras d'Achille, Mathilde a souri. Le cœur de Suzanne s'est pincé, elle a écrit un texto à Toni : Viens, les garçons s'occupent de la petite. Je t'aime. J'ai besoin de toi. Cinq jours plus tard, Toni est revenu. Il n'a plus bougé et il a commencé à frapper Suzanne. Il y a des hommes comme ça. Il ne faut pas leur donner le pouvoir, de l'amour, de la demande, de la dépendance, ils en profitent. Toni est de ce genre-là. Et ça a empiré. Les enfants ont vu leur mère tomber et supplier. Suzanne suppliait Toni d'arrêter, elle suppliait Achille de ne pas appeler la police, il est espagnol, il a le sang chaud, mais elle ne riait plus.

— Maman, il va te tuer.
— Je l'aime.
— Maman, appelle la police. Porte plainte.

— Tu veux qu'on me retire la garde de Mathilde ? Tu veux que vous soyez séparés ? C'est ça que tu veux Achille ?

Suzanne allait dans sa chambre en assenant son coup de grâce.

— Occupe-toi de ta sœur tant qu'elle est là.

Tant qu'elle est là ? Les garçons paniquaient. Ils ne le savaient pas à ce moment-là, ils ne le savent sans doute toujours pas aujourd'hui, ils ne se le disent pas, mais Mathilde est la personne la plus importante pour eux, à part leur mère. Ils feraient n'importe quoi pour elle.

Cette histoire a duré quatre ans. Quatre ans de terreur, d'angoisse, de chantage, de menaces, de coups, et de réconciliations sur l'oreiller. Et puis, un jour, Toni a levé la main sur Mathilde. Toni est le genre d'homme qui frappe les femmes même quand elles sont encore des petites filles. Ce jour-là, Achille s'est jeté sur lui avec un couteau.

— Je vais te tuer. Je vais te tuer.

Achille avait quatorze ans. Qu'est-ce qu'un garçon de quatorze ans, plutôt fluet de surcroît, même s'il est grand, peut contre un homme de quarante-quatre ans tout en muscles ? Qu'est-ce qu'il peut ? Il peut le tuer, parce qu'il n'a pas peur de mourir. Toni, lui, a eu peur, ces hommes-là n'aiment pas mourir. Il est parti. Le couteau à la main, Achille a été clair avec sa mère.

— Ou tu appelles les flics et tu portes plainte et il va en prison, ou je le tue, et c'est moi qui y vais. Tu m'entends maman. Ou il va en prison ou c'est moi. Tu choisis.

Mathilde hurlait, Arthur se rongeait les doigts et Jules était prostré dans un coin, sans plus aucune planque d'humour. Le corps de Suzanne était bleu. Achille n'avait absolument rien à perdre. Il savait que si Toni restait, ils allaient tous en mourir, donc le deal était simple.

— Je me contrefous de la prison maman, et tant pis si les petits sont placés, je me débrouillerai, on s'arrangera avec Clément. Tu m'entends maman, s'il revient, je le tue.

Alors, Suzanne s'est effondrée. Elle s'est mise à pleurer sans s'arrêter, des sanglots de douleur, d'impuissance et de terreur, les mêmes sanglots, hurlements, que ceux de Mathilde, l'impuissance et la terreur de l'enfance bafouée. Achille a pris ça pour un oui. Il a appelé Clément et puis la police. Toni est allé en prison pour violences aggravées.

Depuis, la paix est revenue dans le pavillon, même si l'accalmie a duré un an seulement. Après, Suzanne est tombée amoureuse d'Ismaël. Ismaël a vingt-cinq ans, il est marocain, il est beau, il est presque encore un enfant lui-même. Il est différent même s'il fait comme les autres, il va et il vient, il disparaît. N'empêche, il est sympa et les enfants l'aiment bien.

Mais, depuis trois mois, la peur a réapparu. Toni a pris quatre ans. Avec les remises de peine, il en a fait deux. Il est sorti. Prisonnier modèle, il a fait amende honorable. Il veut la garde de sa fille au moins un week-end par mois et il a saisi une juge des enfants, maître Maillard.

— Je veux voir ma fille. C'est normal madame la juge. J'ai fait des erreurs, je sais madame la juge, mais j'ai payé ma dette. J'ai changé. Je voudrais me racheter. Vous comprenez ?

La juge comprend, Suzanne aussi. Elle comprend trop bien même que, malgré son amour pour Ismaël, quand elle voit Toni, quelque chose l'attire encore, malgré elle. Quelque chose d'indicible, comme un réflexe, l'excite, son sexe se serre, se mouille. Toni dit qu'il a changé, il n'a pas changé. Il se fout de sa fille, il veut le pouvoir. Ça va être terrible. Il va gagner, Suzanne le sait. Elle a bien vu qu'il avait séduit la juge. Ces hommes-là séduisent ces femmes-là, les mêmes, quelle que soit leur apparence, celles qui ont des gouffres en elles. Suzanne sait tout ça et elle a peur. Alors, elle fait ce qu'elle fait toujours quand elle a peur, ce qu'elle a toujours fait : elle oublie. Suzanne a jeté tous les courriers de maître Maillard à la poubelle, elle ne répond pas aux appels de Toni, et elle a dit aux enfants que tout était OK. Ismaël, lui, a dit qu'il le tuerait. Pourvu que Toni ne revienne pas.

Dans le noir de la nuit, Suzanne a plus de mal à tenir ses pensées, la réalité, à distance, et l'absence d'Ismaël accentue encore son désarroi. Suzanne pense à tout ça. Le « j'ai peur » de Mathilde est celui de Suzanne, ou inversement. Même si Mathilde, elle, a surtout peur de perdre sa mère. Mais, accaparée par ses angoisses, Suzanne n'entend pas que sa fille a peur, elle ne l'entend pas tout court, pas vraiment. Mathilde répète.

— Maman, j'ai peur.

Cette fois, Suzanne saisit, se reprend.

— Viens là.

Mathilde se glisse dans le lit, se colle contre sa mère, se réchauffe en même temps qu'elle la réchauffe. Rassurée, elle s'endort. Suzanne, elle, ne dort pas, elle se tourne. Dans son sommeil, Mathilde s'éloigne de

sa mère. Elle a l'habitude, elle dérange, elle le sait, souvent, elle se réveille dans son lit ou dans celui d'Achille.

Suzanne se tourne encore, elle a des sueurs froides, elle a peur, elle a mal. Ça fait mal la terreur. Elle ne comprend pas pourquoi mais, depuis que Toni est sorti de prison, quelque chose, en elle, s'est rompu. Elle vit une sorte d'effondrement intérieur. Elle est en panique. Pour repousser les idées noires qui l'assaillent, elle pense à Ismaël. Elle préfère cette souffrance-là. Ismaël, je t'en supplie, rappelle-moi.

Suzanne a rencontré Ismaël dans la rue. Il lui a demandé du feu, elle lui en a donné, et puis une cigarette aussi, et puis tout de suite après il lui a volé un baiser. En fait, Ismaël ne fume pas, il voulait juste le sourire de Suzanne. Pendant une semaine, ils ne se sont plus quittés. Ça a été une semaine de bonheur, Ismaël à la maison, dans le pavillon, soudain, déjouant la malédiction, Ismaël, son amant, son enfant, avec ses dix ans de moins, entre elle et Achille, exactement. Elle a ri, elle a dansé, elle a mis du rouge à lèvres et des dentelles, ils ont mangé des crêpes tous les jours. Les enfants étaient conquis, même Achille n'a rien trouvé à redire.

Après cette semaine en autarcie, cette parenthèse, Ismaël est devenu jaloux du sourire de Suzanne justement. Pas à la maison, pas avec les enfants, mais en dehors, avec les passants.

— Tu emballes souvent les mecs que tu ne connais pas ?
— Pourquoi tu dis ça ?
— Ben comme moi quoi.
— Mais non, bien sûr que non.

Non, évidemment, Suzanne n'emballe pas souvent les mecs qu'elle ne connaît pas, mais c'est vrai qu'elle sourit souvent aux gens, même à ceux qu'elle ne connaît pas. Ismaël s'est fermé. Il a disparu une première fois. Cette fois-là, Suzanne ne s'est pas trop inquiétée, c'était le début, c'était la félicité. Et puis, les hommes qui disparaissent, elle connaît.

À quatre heures du matin, Suzanne se lève d'un bond pour faire des gaufres et du pain perdu. Elle allume une cigarette et la télévision sans le son, pour ne pas réveiller les enfants. De loin, elle voit le bandeau « Alerte enlèvement », c'est terrible ces enlèvements d'enfants. Elle s'arrête une seconde, prête à renoncer, à s'asseoir, mais non, rien ne l'empêchera d'être heureuse aujourd'hui.

Quand Achille arrive dans la cuisine à six heures, c'est son heure, le petit déjeuner est prêt. En plus des gaufres et du pain perdu, Suzanne a fait des pancakes et une salade de fruits. Elle a sorti de la confiture, un énorme pot de Nutella, le sirop d'érable et des MaronSui's, un reste d'enfance. Le petit déjeuner est le repas préféré de Suzanne.

— Maman ?

— Tu m'aides à tout emporter sur la table, on prend le petit déjeuner ensemble aujourd'hui.

Machinalement, Achille regarde la pendule murale.

— Il est six heures, tu emmènes Mathilde pour huit heures vingt et Jules et Arthur partent avec vous non ?

— Si.

— Ben voilà, on a le temps. Et moi je pars travailler en même temps que vous.

— Super.

— Viens là mon grand.

Suzanne prend Achille dans ses bras et, même s'il fait une tête de plus qu'elle, elle le serre de tout son corps, de tout son cœur.

— Je t'aime mon grand.

— Moi aussi maman.

— Allez *go*, prends ça, et va réveiller ta sœur, elle est dans mon lit.

Achille saisit un immense plateau avec la quasi-totalité du petit déjeuner dessus. Suzanne emporte le reste. La table est déjà mise, ils vont manger à table tous ensemble pour une fois, d'habitude, Suzanne grignote sur le canapé. Suzanne allume Deezer, Bob Marley, c'est gai. Elle fumerait bien un joint, mais non, même s'il lui reste du shit dans sa cachette, ça fait un moment qu'elle a arrêté. Suzanne s'immobilise devant les photos posées sur le meuble près de l'entrée, des photos d'eux cinq, comme les cinq doigts de la main. Elle se voit mourir. Elle chasse cette pensée, rien ne l'empêchera d'être heureuse aujourd'hui, comme un mantra. Arthur arrive les yeux embués de sommeil, elle lui ouvre les bras.

— Viens là mon chou.

Il se précipite. Elle le soulève, Arthur est un poids plume. Ils regardent les photos ensemble, Suzanne l'embrasse.

— On est beaux hein ?

Arthur se blottit dans son cou, il aime tellement le parfum de la peau de sa mère, tendre, comme elle. Au milieu des photos, il y a un dessin encadré, un portrait de Suzanne. C'est lui qui l'a fait.

— Tu vas être un artiste toi. Tu es déjà un artiste.

Arthur se colle encore un peu plus à sa mère. Elle sourit. Elle retourne vers la table, Arthur toujours dans ses bras. Mathilde débarque à son tour, voit la table et éclate de rire sous le coup de la joie. Jules descend l'escalier en traînant les pieds.

— Oh là, ça va pas. C'est trop tôt.

Suzanne rit.

— J'ai préparé de la gelée de groseille.

La gelée de groseille, le père de Suzanne appelait ça de la « fesse de belle-mère », mais Suzanne, elle, dit gelée de groseille, c'est un dessert anglais que préparait sa mère, un mélange de gélatine et de sirop. Ça fond dans la bouche, ça a une drôle de consistance, personne n'aime ça, sauf Jules qui adore, arrête de râler et file s'asseoir.

Enfin, ils sont tous assis autour de la table. Il y a une seconde en suspens, comme une incertitude, et Suzanne prend un MaronSui's, et c'est le signe du départ. Ils mangent, ils rient, et Bob Marley chante *Three Little Birds*.

« Don't worry about a thing,
'Cause every little thing gonna be all right.
Singing : "Don't worry about a thing,
'Cause every little thing gonna be all right !"
Rise up this mornin',
Smiled with the risin' sun,
Three little birds
Pitch by my doorstep
Singin' sweet songs
Of melodies pure and true,
Sayin', "This is my message to you-ou-ou."
Singin' : "Don't worry about a thing,
'Cause every little thing gonna be all right…" »

Ils reprennent en chœur.

— *Don't worry about a thing, 'cause every little thing gonna be all right !*

Sur BFMTV, les images continuent de passer, l'alerte enlèvement, les images de la petite fille disparue, un accident de bus, la guerre en Iran, la fin du monde, à côté, mais si loin, soudain. Suzanne éteint le bruit de la violence qui les atteignait encore, même sans le son. Pour une fois, elle éteint la télévision.

Sur le chemin de l'école et du Carrefour, Suzanne et les enfants se séparent, unis par cet amour qui les lie et qui, aujourd'hui, veut bien se vivre. Comme tous les jours, et même s'il connaît déjà la réponse, Achille demande à sa mère si elle veut qu'il fasse les courses pour le soir. Il pose la question par habitude, une sorte de rituel.

— Tu veux que je fasse les courses maman ?
— Non mon grand, je m'en occupe.
— Tu dis toujours ça et puis tu m'appelles.
— C'est vrai, d'accord, fais les courses pour ce soir, de quoi faire une tarte au thon.

Les enfants regardent Suzanne stupéfaits. D'abord parce que normalement elle répète, mais non, je m'en occupe, et ensuite, parce qu'elle ne cuisine jamais.

— Ça va, ne faites pas cette tête-là, moi aussi je sais cuisiner. Il n'y a pas qu'Achille. Et puis d'ailleurs, les crêpes, tout ça, c'est moi. Il ne faut pas exagérer. Si, je cuisine.

Les enfants se taisent, savourent ce moment, leur mère va cuisiner du salé, comme toutes les mères. Ils savourent parce qu'ils ne changeraient de mère pour rien au monde mais, n'empêche, parfois, ils aimeraient bien être comme tout le monde. Elle rit.

— Allez ça va, arrêtez de me regarder comme si vous aviez décroché la lune. Zou, à l'école.

Elle les prend dans ses bras, un à un, et tous ensemble, elle les embrasse.

— Bisous mes chéris. Merci Achille, pour Mathilde, pour tout. Je t'aime chéri.

— De rien maman.

— Arthur, tu rentres directement, tu ne vas pas voir les trains. Je n'aime pas que tu ailles voir les trains. Pourquoi tu passes ton temps près de ces rails de RER ?

— Promis maman, je rentre avec Jules. Je t'aime maman.

— Moi aussi mon amour. Ma puce, si tu perds ta dent, tu la rapportes pour la petite souris.

— C'est toi, la petite souris.

— Oui, mais qui lui a dit ? Bon, tu la ramènes quand même. Bisous mon cœur.

— Bisous maman.

— Jules, mon grand, je ne veux pas d'appel de la CPE, tu ne réponds pas, tu te tiens tranquille, tu restes poli.

— Oui, mais elle est conne.

Achille le reprend.

— Jules, tu ne parles pas comme ça.

Suzanne sourit.

— Tu as raison, elle est conne, et justement, je n'ai pas envie de lui parler.

Elle prend Jules contre elle, caresse la joue d'Achille.

— Tu es trop grand toi mon grand. Bisous, bisous. Arthur, attention à ton tour du cou. Bisous mes amours, à tout à l'heure.

— Bisous maman.

Les enfants s'éloignent, le sourire aux lèvres et le cœur léger. Ils se retournent plusieurs fois pour dire au revoir de la main à leur mère et lui envoyer des baisers de loin.

Dès qu'ils ont tourné au coin de la rue, Suzanne reprend son chemin, sourit. Elle est heureuse, elle a décidé, ce début de journée est un bonheur. Et, parce qu'un bonheur ne vient jamais seul, elle reçoit un texto d'Ismaël.

Pardon de mon silence. Je t'aime. Je passe cet après-midi. Si tu veux bien.
OK.

Oui, vraiment, c'est un bon début de journée.

Don't worry about a thing, 'cause every little thing gonna be all right.

Ismaël sonne à la porte, entre brusquement, l'embrasse, l'enlace, lui caresse la poitrine, il bande, il a envie d'elle. Il se retient. Il lui a apporté un cadeau, une chaîne dorée très fine avec un pendentif, une rose, dont le cœur est une pierre semi-précieuse. À moins que ce soit de la verrerie ? Ça n'a aucune importance, Suzanne l'adore. Aucun homme ne lui a jamais fait de cadeau, à part ses fils, mais ce ne sont pas des hommes, ce sont ses enfants. Ismaël lui attache le collier autour du cou, ému par les cheveux relevés blond cendré de Suzanne, par sa nuque dégagée. Il l'embrasse, elle frissonne. Suzanne se retourne, l'embrasse à pleine bouche, sa langue habile et sensuelle. Elle est belle, lumineuse soudain. Suzanne reprend des couleurs quand l'amour est là. Un instant, son regard s'obscurcit. Elle pense à ces jours passés à l'attendre. Elle se reprend, ne lui reproche rien. Elle a décidé, cette nuit, ce matin,

qu'aujourd'hui elle serait heureuse, que tout irait bien. Et puis, elle a tellement besoin d'être aimée. Comme s'il l'avait entendue, Ismaël s'écarte un peu, s'excuse.

— Je suis désolé, je sais que je ne t'ai pas donné de nouvelles, mais je pense à toi. Je t'ai dit de ne pas t'inquiéter. Et ce n'est pas parce que tu me harcèles de SMS que je vais venir plus vite, au contraire.

— Je sais, mais j'ai peur de te perdre, tu sais.

Chaque fois, Ismaël est bouleversé par l'incroyable capacité de Suzanne à dire la vérité telle quelle, sans rien d'autre. Peu de gens sont capables de ça. Il prend son visage entre ses mains, l'embrasse.

— Pardon, pardon, je sais. Je t'aime, tu sais.

Sans se lâcher du regard, de la langue, des mains et de la peau, Suzanne et Ismaël vont du salon à la chambre de Suzanne, son alcôve, son repère, ses vêtements partout, et son lit accueillant, ses quatre oreillers, sa couette. Ismaël se déshabille, aide Suzanne à en faire autant, lui caresse le sexe, la pousse sur le matelas. Elle rit, il la rejoint, la pénètre, le sexe de Suzanne est trempé. D'un coup, il est en elle. Ils font l'amour, et puis ils rient, et puis ils font l'amour encore, et ils restent là, amarrés l'un à l'autre, leur amour comme un refuge, une porte de sortie, une issue. Et si c'était vrai ? Et si l'amour pouvait les sauver ?

Soudain, dans ce moment hors du temps, ils entendent la porte du pavillon s'ouvrir. Jules et Arthur rentrent du collège. Ils se lèvent rapidement et se rhabillent en pouffant. Suzanne enfile un tee-shirt bleu avec de la dentelle.

— Merde, il est déjà cinq heures.

— Le temps passe vite avec toi, *darling*.

Ismaël vole un baiser à Suzanne.

— Mais qui j'entends ?

Il sort le premier de la chambre, suivi de Suzanne. Dans le salon-salle à manger, les garçons posent leurs affaires. Jules se précipite sur Ismaël.

— Ismaël ! Tu viens jouer ? Allez, s'il te plaît, tu viens jouer.
— Tu n'as pas de devoirs ? Après. On joue après.
— Maintenant.

Ismaël prend sa place d'homme, de père. Il aime ça.

— Vas-y, fais tes devoirs. Je te prends après et direct je gagne.

Jules éclate de rire.

— Dans tes rêves.

Suzanne intervient.

— Les mains, le goûter et les devoirs. Allez.

Les mains, le goûter et les devoirs, Arthur adore quand Suzanne parle comme une « vraie » maman. Son esprit s'apaise d'un coup, et sa pensée obsédante, la peur que sa mère l'abandonne, est remplacée par son amour débordant.

— Je t'aime maman.
— Moi aussi mon chou, mon roi, mon chevalier.

Suzanne ébouriffe les cheveux d'Arthur, elle se dit une fois de plus qu'il est sensible son roi, qu'elle doit faire attention. Achille et Mathilde passent la porte à ce moment-là. Mathilde court vers Ismaël qui la prend dans ses bras.

— Comment ça va ma princesse ? Tu m'as manqué.

— Moi aussi.

Sans un mot, Achille dépose les courses dans la cuisine. Il hésite. Ismaël disparaît, Suzanne souffre, et quand il réapparaît, tout le monde lui fait la fête ? C'est un peu facile, non ? Ismaël comprend tout, entend tout, ressent tout. Il rejoint Achille, dépose Mathilde par terre. Les autres le suivent.

— Achille, je suis désolé. Je sais que je ne suis pas correct des fois. Je suis désolé. Je ne veux pas faire de mal à ta mère, ni à vous. Tu le sais. Non ?

Suzanne fouille dans le sac de courses.

— Achille, ça va, fais pas la gueule. Tu as acheté une pâte à tarte toute faite ? Mais je vais la faire moi la pâte à tarte, une vraie pâte à tarte maison pour une tarte au thon maison. Achille !

— Quoi ?

— Laisse-le. C'est normal. Je viens. Je pars. Je reviens. Il a raison.

— C'est mes affaires.

Achille reprend instinctivement sa mère.

— Ce sont.

Suzanne regarde son fils une seconde, sans comprendre, il enchaîne.

— Ce sont mes affaires.

— Si tu veux, ce sont mes affaires.

Suzanne est comme ça. Elle veut être libre, même de ses enfants. Elle est libre, même de ses tourments. Ismaël la corrige.

— Non, ce sont les siennes aussi.

Achille se méfie.

— Tu veux m'acheter ?

— Certainement pas. Ce que je dis, je le pense, tu peux au moins me reconnaître ça. Après, je merde, c'est vrai.

— Ouais.

— Achille !

— Laisse-le. Bon, j'ai un deal pour me racheter. La semaine prochaine, c'est quoi ?

Tous le regardent, surpris.

— Quoi ? Vous ne savez pas ?

Arthur, lui, sait, il sait toujours tout, surtout quand ça concerne Suzanne.

— C'est l'anniversaire de maman.

— Voilà. Merci, au moins un qui suit. Alors, le deal, c'est qu'on fasse une super fête pour l'anniversaire de Suzanne. Ça te fait quel âge ?

Devant la mine déconfite de Suzanne, Ismaël éclate de rire.

— Je me moque. Je m'en fous de ton âge. Je le connais, tu me le dis assez. Trente-six ans, trente-six ans que tu enjolives le monde, trente-six ans que tu le rends plus supportable. Je dis, ça se fête.

— Je déteste mon anniversaire.

— Qui déteste son anniversaire ? Personne. C'est comme dire que tu ne devrais pas être née, c'est con.

Suzanne s'absente. Elle bloque l'espace d'une seconde. En fait, elle se demande si elle aurait mieux fait de ne pas naître. Pardon, papa. Si je n'étais pas née, peut-être que rien ne serait arrivé ? Et si je n'étais pas née ? Est-ce que j'ai le droit d'exister ?

— Suzanne, tu n'es plus avec nous. Qu'est-ce qu'il y a ? À quoi tu penses ?

— À rien. Mais tu sais, personne ne m'a jamais fêté mon anniversaire. Enfin, à part mes parents…

Jules s'en mêle.

— Ah d'accord, et nous ça ne compte pas ? Les numéros que je prépare à la sueur de mon front chaque année, ça ne compte pas ?

Suzanne éclate de rire.

— Vous, ce n'est pas pareil. Vous êtes mes enfants.
— Ouais, ben cette année, je ne ferai pas de numéro, vu que tu me passes à la trappe.

Suzanne veut prendre Jules dans ses bras, il se dégage.

— Ça va, je suis trop grand pour les léchouilles. Moi, c'est des filles que je veux, pas ma mère.

Achille réagit immédiatement, suivi d'Ismaël.

— Jules !
— Ne parle pas des femmes comme ça. Ça ne se fait pas, sur le Coran.
— Quoi ? Toi, tu t'es pas tapé plein de filles avant ma mère ?

Suzanne intervient immédiatement, la dureté derrière le flot de douceur et la peur aussi.
— Jules !
— Laisse, je m'en occupe. Non. Je ne me suis pas « tapé » plein de filles et je ne me tape pas ta mère, je l'aime. Tu t'excuses. Ta mère n'est pas une pute. Elle mérite que tu lui parles dignement.

Soudain, l'air de la cuisine est saturé de tension. Dans le silence qui plane, la violence du monde refait son apparition.

« … À Damas, les tirs sans interruption depuis trois jours ont fait au moins soixante-cinq morts parmi la population civile… »

Ismaël a les yeux rivés sur Jules qui le toise. Arthur mange ses peaux. Achille, tendu comme un arc, prend Mathilde dans ses bras. Suzanne, elle, est planquée, loin, très loin à l'intérieur d'elle. D'un coup, Ismaël perçoit tout ça, comprend, s'adoucit, fait reculer la guerre.

— Je suis désolé si j'y ai été un peu fort. C'est juste… Je t'assure, il ne faut pas parler comme ça.

Suzanne sourit, respire.

— Avec Ismaël, on fait l'amour.

Jules trouve une porte de sortie honorable.

— Ah oui, c'est vrai, tu ne te tapes pas ma mère, tu fais l'amour avec ma mère. Pardon. Je m'excuse maman.

— Je t'excuse mon petit bonhomme.

Suzanne veut vite, vite, passer à autre chose, elle voit Achille qui n'a pas complètement lâché l'affaire, elle prend une boîte de thon dans le sac de course.

— Qui fait la tarte au thon avec moi ?

Ismaël l'interrompt.

— Eh, on n'a pas fini. On fait ton anniversaire la semaine prochaine. Le sept novembre, cette année c'est un samedi, je dis c'est parfait.

— Ouais, même que moi j'ai annulé Disney.

— Hein Achille ? Les petits auront la permission de minuit. C'est parfait, non ?

Achille se détend, pour une fois qu'un homme veut fêter l'anniversaire de sa mère.

— Je suis d'accord.

Suzanne hésite, les enfants sont suspendus à ses lèvres, Jules la presse.

— Allez maman, dis oui.

Alors, Suzanne cède. Son cœur explose de joie à l'intérieur, mais, en même temps, elle ne veut pas trop se réjouir à l'extérieur. Elle a peur d'être déçue. Elle sourit.

— Bon d'accord.

Ismaël bondit, il avait déjà tout prévu.

— Super. Achille, tu pourras faire les à-côtés et moi je ferai le plat, un poulet aux crêpes, toi qui adores les crêpes. C'est une spécialité marocaine, un délice. Je vous jure, vous n'avez jamais mangé ça, sur la tête de ma mère. Je le ferai chez moi parce qu'il y a au moins trois jours de préparation, et samedi, je l'apporte.

Le cœur de Suzanne s'affole. Chez moi ? C'est où, chez moi ? Soudain, elle se rend compte qu'elle ne sait pas où Ismaël habite. Soudain, elle se rend compte qu'elle ne sait rien de lui, ni de sa famille, ni même de quoi il vit. Elle voudrait lui demander : c'est où chez toi ? Elle ne veut pas gâcher le moment, elle sait qu'il va se refermer si elle le fait, alors, elle se tait.

— Bon, c'est bon, on ne va pas passer mille ans sur mon anniversaire. Qui m'aide pour la tarte au thon ?

Ismaël part le mardi matin suivant, laissant derrière lui un parfum de gaieté et d'espoir, un espoir fou. Et si cette fois c'était vrai ? Et si cette fois il m'aimait ? Et si cette fois l'histoire finissait bien ?

Pourtant, Suzanne sait qu'Ismaël est parti un peu vite, trop vite, après avoir reçu un texto. Elle a vu le changement de son expression même s'il a essayé de

le cacher. Elle s'est demandé si elle avait des raisons d'être jalouse. Elle a vite chassé cette pensée. Ismaël dit qu'il faut bien traiter les femmes, que c'est le Coran qui le dit, que la polygamie c'est des conneries, que le Prophète n'a jamais dit ça. Elle a pensé un instant qu'elle devrait lui demander ce qu'il fait, où il vit, quand il n'est pas là. Non pas parce qu'elle est jalouse, mais parce qu'elle l'aime. Elle n'a rien dit, elle veut qu'il l'aime, elle ne veut pas le déranger, elle l'a embrassé.

— Amuse-toi bien.

— Je vais préparer ce poulet de rêve et je vais te chercher un cadeau.

— Un cadeau ? Mais le collier ça suffit.

— Non, ça ne suffit pas. Le collier, c'était gratuit, parce que tu es belle, ma belle. Pour ton anniversaire, je vais trouver un cadeau digne de toi.

— Mon amour.

Suzanne a senti son cœur fondre, déborder de gratitude. Comment un homme peut-il l'aimer comme ça ? Comment est-ce possible ? Pourquoi ? Elle l'a laissé partir sur un dernier baiser.

Depuis, elle se répète en boucle les mots d'Ismaël. Elle s'en sert comme d'un talisman contre ses doutes. Aucun homme ne lui a jamais dit ça, aucun homme ne lui a jamais fait ça. Ça vaut bien de ne pas tout savoir.

Alors, quand vers seize heures le samedi sept novembre, Achille propose d'aller acheter un poulet rôti chez Franprix, et du gratin dauphinois, parce qu'ils n'ont pas de nouvelles d'Ismaël ni de son poulet aux crêpes, elle dit non. Elle dit non pour laisser de la place à la chance, au miracle, à la vie.

Elle est sûre qu'il va venir. Il va venir, c'est sûr. Il va venir pour le dîner. Elle le croit sincèrement.

Suzanne a cette capacité de croire chaque fois que les choses seront différentes. Elle ne s'habitue pas, au bien comme au mal. Alors, chaque fois, elle tombe des nues et elle prend tout de plein fouet. Elle a hésité à lui laisser un message en début d'après-midi, puis un autre à seize heures justement, mais elle ne l'a pas fait. Elle s'est promis d'être heureuse, elle lui a promis de lui faire confiance, et de ne plus le harceler.

— Tu sais, quand tu m'envoies vingt textos en une heure, c'est à toi que tu fais du mal. C'est comme si tu te rabaissais. Tu n'as pas à te rabaisser, ni avec moi, ni avec personne. Tu as de la valeur. Et moi, en plus, ça me fait fuir, ça m'oppresse, tu comprends ? Fais-moi confiance. Si je ne te réponds pas, c'est que je ne peux pas.

— Mais comment ça, tu ne peux pas ? Tout le monde peut.

— Peut-être, mais parfois, je ne suis pas disponible dans ma tête. Tu comprends ?

Suzanne en a eu les larmes aux yeux. Lui, il est tout le temps dans sa tête, à chaque minute, à chaque seconde. Elle, elle n'est pas dans sa tête à lui ? Il l'oublie ? Elle n'est pas dans son cœur alors ? Elle n'a rien dit mais Ismaël lui a répondu comme s'il l'avait entendue.

— Je ne suis pas disponible dans ma tête mais tu es toujours dans mon cœur, mon cœur. Tu comprends ?

Suzanne n'a pas compris, mais elle a laissé faire, et elle a promis, et après, il est parti en promettant, lui, un poulet de rêve et un cadeau. Il va venir, c'est sûr.

Suzanne baisse le son de la télévision, elle met *Knockin' On Heaven's Door* des Guns N' Roses, un

© Regina Spektor © Léonard Cohen © Grand Corps Malade © Michael Jackson © Bob Marley © Guns N' Roses © The xx © Alain Bashung © Jacques Brel © Les Poppys © Alain Souchon © Marie Myriam © Michel Fugain © Sia © Jacques Prévert © Paul Éluard © Lily Allen © Soko, ou leurs ayants droit.